



« Andy Warhol et le Velvet underground 1966 »

## Quel est le processus créateur d'un artiste ?

Né en 1937, Hervé Gloaguen, a effectué plusieurs voyages aux Etats-Unis dans les années 60. Il a été frappé par la modernité de ce pays, et le potentiel de la photographie couleur dont il s'est saisi avec enthousiasme, au risque d'être à contre-courant de la majorité des photographes reporters de l'époque. Tout en continuant les photographies noir et blanc, construites avec des jeux d'ombres et de lumière subtils et poétiques.

Je vous invite à un portrait intime d'Hervé Gloaguen, une discussion en tête à tête qui vous permettra de mieux percevoir sa particularité, la beauté réjouissante de ses photographies et de découvrir sa place unique comme témoin historique des années 1960-2000 d'un explorateur sensible du monde.

**Ce portrait intime vous donnera, j'espère, envie de découvrir la toute nouvelle exposition d'Hervé Gloaguen « Une rétrospective » présentées à la galerie ARCTURUS, 11 rue Guénégaud jusqu'au 16 novembre prochain.**

***Pour commencer, pouvez-vous nous raconter comment la photographie est entrée dans votre vie, et ce qui vous a conduit à en faire votre métier ?***

Mon enfance a été marquée par l'histoire. Je suis né en Bretagne, j'ai été élevé à la campagne pendant la deuxième guerre mondiale dans un village de 700 habitants. La vie était difficile, sans charbon pour se chauffer, sans laine, sans cuir. Le blé, les pommes de terre, le métal, la viande étaient réquisitionnés par l'occupant. A cela s'ajoutait un climat de suspicion, de clandestinité, entre catholicisme et débrouille.

Cela dit, à la campagne, nous étions privilégié par rapport aux parisiens. Avec ma sœur, nous allions chercher du lait, du beurre, dans les fermes alentour.

Ensuite, je suis allé dans une école où j'ai été victime d'abus. Tout ceci, m'a donné une mentalité de naufragé, d'évadé de prison.

**Heureusement, l'art a adouci l'atmosphère.** Le centre de la maison, c'était le piano de ma mère, un Pleyel demi-queue sur lequel elle jouait Schuman, Debussy, Ravel, Vincent D'Indy, Emmanuel Chabrier, avec ses chaussons en peau de lapin. Mon père, pharmacien, était plus attiré par le dessin que par la boutique qui tournait grâce à l'énergie de ma mère, également pharmacienne. Certains dimanches, mon père jouait au foot avec le boucher, le boulanger, le facteur du village.

A vingt ans, sans savoir une note de musique, j'ai joué dans un orchestre de Jazz pour la saison d'été au Casino de la Conchée à Paramé près de Saint Malo. Cet orchestre a représenté ensuite les étudiants Bretons au festival international de Strasbourg en 1958.



« Louis Armstrong, Paris, 1965 »

Il y a les bretons qui restent, il y a les bretons qui prennent le large, moi j'ai pris le large.

La photographie, pour moi, n'est pas été un métier mais une activité. Avoir une activité, c'est faire partie de la société et aller découvrir le monde. Aller voir le monde qui ne pense pas comme nous, regarder les visages, essayer de comprendre c'est intéressant, non ? La photo permet cela et m'a permis de vivre avec ou sans commanditaire selon les moments.

***Qu'est-ce qui, pour vous, déclenche le désir de photographier ? Qu'est-ce qui vous attire dans un sujet ou une scène au point de vouloir en faire une image ?***

J'ai eu régulièrement des commandes. Dans ce cas, on fait le boulot, on gagne sa croûte comme tout le monde pour élever ses enfants. Et puis, il y a un petit truc dans un coin, imprévu, rien à voir avec la commande, mais qui se rattache de manière consciente ou inconsciente à quelque chose en soi. Et cela me comble, car, bien sûr, j'ai besoin d'autre chose.

**Pour prendre une bonne photo, ce n'est pas suffisant de regarder. Il faut avoir son appareil avec soi, les yeux largement ouverts, sentir.** Le geste instinctif et occasionnel du photographe se met en place : il y a quelque chose qui se passe, on ne sait quoi au juste.

Je ne crois pas aux miracles, mais les miracles existent en photographie ! Comme, par exemple, cette photographie :

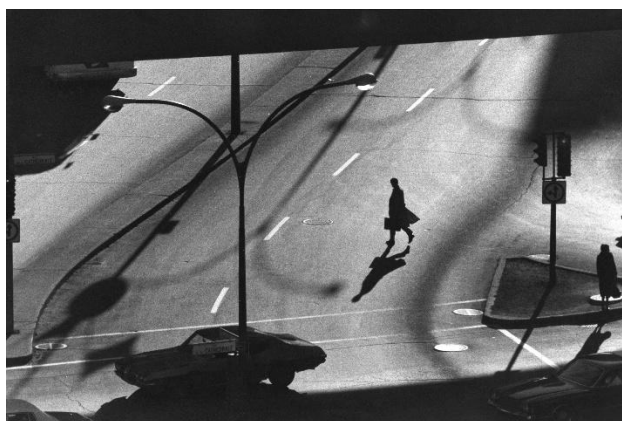


« Ho Chi Minh Ville, 1975 »

Je suis au Vietnam en 1975, c'est la fin de la guerre et la chute de Saïgon. Je suis là, précisément le 30 avril 1975, lorsque les chars nord-vietnamiens entrent dans Saïgon.

La rue est un flot dense et continu de vélos et de mobylettes. Je me lance, je m'arrête quelques instants au milieu de ce chaos, et je déclenche l'appareil. Cette photo est un miracle, elle aurait due être floue. Ce jeune couple respire l'énergie, l'espoir d'une nouvelle vie, malgré la présence du fusil en bandoulière, les visages et le bras ont une belle lumière de côté, ils avancent avec confiance.

On peut trouver l'art à tous les coins de rue grâce à la photographie ! Cette photographie l'illustre particulièrement :



« Montréal, 1975 »

J'étais dans un immeuble de bureaux et j'ai jeté un coup d'œil par la fenêtre. Je devais être prêt à être surpris, j'ai saisi mon appareil et capté la scène avec ses ombres et ses lumières.

Prendre cette photo, c'était composer le chaos, rendre beau l'ordinaire, par envie, par nécessité. C'est ce qui est merveilleux dans la photographie.

***Vous avez choisi d'utiliser la couleur assez tôt, à une époque où le noir et blanc dominait encore la photographie. Qu'est-ce qui vous a séduit dans cette approche ? Qu'y trouviez-vous que le noir et blanc ne permettait pas ?***

Dans les années 60, la presse se modifie, publie des photos en couleurs, cela me permet d'obtenir des commandes et de gagner ma vie uniquement grâce à la photographie. Je travaille pour Réalités et pour EDF qui commencent à publier des photos en couleurs. En 1965 je voyage aux USA, c'est le choc de la modernité. En 1966, je réalise des reportages en couleurs pour Réalités.



« Paris, 1980 »

**Pour moi la couleur est en marche.** Le photojournalisme me permet découvrir le monde sur le terrain. Je reviens de mes reportages avec des envies d'en savoir plus, de lire des journaux et des livres qui vont enrichir mes connaissances.

La photo en noir et blanc, c'est la photo de mes aînés dans les années 1930, 40, 50 ; ils ont photographié avec la technologie de leur époque. Au début des années 60 les photographes de *Réalités*, virtuoses en noir et blanc, sont licenciés parce qu'ils " rechignent " à se mettre à la couleur.

Le cinéma, lui, s'est mis depuis longtemps à la couleur et les discussions vont bon train pour savoir si Hitchcock, Fellini, Visconti, Godard faisaient de meilleurs films " avant ". Moi, je me suis beaucoup inspiré du cinéma en couleur, notamment Jean Pierre Melville pour son utilisation de la couleur dans son film "L'Armée des ombres " (1969 ) qui est pour moi un film de chevet ! Et Jean Luc Godard aussi pour son " Pierrot le fou " (1969 ) !

Cela dit, je ne suis pas du tout l'ennemi du Noir et Blanc et j'aime les contrastes et les ombres d'un certain nombre de mes photos !

Entretien entre Anne de la Roussière et Hervé Gloaguen, novembre 2025